

24 images

24 iMAGES

Le parc roumain *Trahir de Radu Mihaileanu*

Gérard Grugeau

Number 70, December 1993, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22888ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1993). Review of [Le parc roumain / *Trahir de Radu Mihaileanu*]. *24 images*, (70), 72–72.

LE PARC ROUMAIN

par Gérard Grugeau

Il était une fois un pays d'orphelins sur lequel régnait «un grand méchant loup qui tuait son peuple» à coups de perfides saignées. Ce pays trahi par Dieu, où il ne faisait pas bon vivre, ressemblait à un immense parc de l'horreur, à un vaste cimetière de vivants dévasté par une grande misère matérielle et morale. Dinosaures et reptiles s'y entredévoraient, mûs par leur seul instinct de survie face au carnage de l'Histoire. La torture des corps et le broyage des âmes constituaient le sang quotidien d'un régime vampirique, se repaissant à même les subtiles perversions de son «génie psychopathe». Ce pays exsangue, c'est la Roumanie de l'après-guerre. Et même si *Trahir*, premier long métrage prometteur de Radu Mihaileanu et heureux exemple de coproduction entre la Roumanie et la France, se termine en 1965 avec l'accession au pouvoir de Nicolae Ceausescu, le fantôme du génie des Carpathes hante constamment les coulisses d'un scénario ouvert, préfigurant l'effroyable cortège des crimes à venir.

Trahir raconte le destin tragique de George Vlaicu, journaliste et écrivain dissident — un article antistalinien lui vaudra onze ans d'emprisonnement — qui vient à pactiser avec le diable (la Securitate) pour sauver sa peau au prix de la honte. En échange de la liberté et de la publication non expurgée de ses poèmes, l'homme accepte de fait l'engrenage implacable de la délation, si anodine soit-elle de prime abord. Tenaillé par les affres de sa conscience, le poète «officiel» du régime tentera bien d'échapper à la prison de sa double vie, mais l'Histoire le rattrapera dans l'exil. Ses écrits libertaires n'en continueront pas moins de courir sur les ondes des radios libres. Les graines de la dissidence n'auront pas été semées en vain...

Trahir relève donc d'un cinéma de conscientisation aux accents universels qui se mérite d'emblée le respect (et généralement les grands prix de festivals, comme à Montréal), tant il plonge avec sin-



Johan Leysen et Mireille Perrier.

cérité dans les blessures de l'Histoire pour en dénoncer les terrifiantes dérives totalitaires et en perpétuer la mémoire. Il y a indéniablement chez Radu Mihaileanu, jeune réalisateur roumain exilé en France et ancien assistant de Marco Ferreri, Nicole Garcia et Jean-Pierre Mocky, un authentique regard de cinéaste. Évoquons à cet égard la très belle séquence d'ouverture habitée d'une menace sourde (les illusions perdues de l'enfance), l'incroyable force du générique qui ramasse en quelques plans percutants les enjeux de la fiction (images d'archives et jeux de regard entre les principaux protagonistes du film), l'évocation superbement épurée des années sombres de l'enfer carcéral placé sous le signe de la solitude, la folie et la dégradation. Radu Mihaileanu semble alors obéir à une sorte de nécessité intérieure qui transcende le réel et induit une rare qualité d'émotion. On pense ici au poète écrivain sur la chair des murs, aux attouchements désespérés des deux détenus se rattachant comme ils peuvent à

ce qui leur reste de dignité, à la vampirisation de la victime par le «bourreau» (séquence musicale). Et puis soudain, brisé dans son élan, le film bascule et s'étirole inexorablement dans une représentation platement réaliste et conventionnelle d'un quotidien piégé par le système tentaculaire de la dictature. Contrairement au *Cbène* de Lucian Pintilie qui passait l'après-Ceausescu au crible de l'ironie et du grotesque, sans jamais dévier de ses partis pris narratifs et esthétiques, *Trahir* manque d'unité d'inspiration et perd très vite sa respiration intérieure. S'y croisent des personnages secondaires qui manquent d'épaisseur; s'y délite un climat de paranoïa généralisée mis en scène avec plus ou moins de bonheur (à ce titre, par le déséquilibre de ses cadrages, la séquence de l'insonorisation de la chambre de l'écrivain aurait dû donner le ton du film); s'y multiplient les pistes scénaristiques insuffisamment exploitées (l'ostracisme des Tziganes, les relations troubles avec le pouvoir). Servi par une remarquable distribution, *Trahir* s'impose néanmoins par la gravité de ses regards. Même si nous sommes tous des traîtres en puissance comme tend à le démontrer le film, le «visage intensif» de Johan Leysen nous renvoie constamment à une certaine idée de la dignité humaine. Il s'impose comme le principal vecteur de «l'image-affection», selon l'expression de Deleuze. Chose certaine, en attribuant au comédien néerlandais le prix d'interprétation masculine, le jury du FFM 1993 n'a pas «trahi» la cause du septième art. ■

TRAHIR

Roumanie 1993. Ré. et scé.: Radu Mihaileanu. Ph.: Laurent Dailland. Mont.: Catherine Quesemand. Mus.: Temistocle Popa. Int.: Johan Leysen, Mireille Perrier, Alexandru Repan, Razvan Vasilescu, Maïa Morgenstern, Radu Belligan. 103 minutes. Couleur. Dist.: Prima Film.